

Le public et l'histoire

Autor(en): **Berger, Richard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **51 (1943)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-39804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PUBLIC ET L'HISTOIRE

L'article un peu personnel qui suit présente un certain intérêt pour la Revue historique vaudoise en faisant intervenir la question de l'illustration. Les idées et les coutumes ont fortement évolué à ce sujet depuis un demi-siècle. On prenait alors le temps de lire avec attention un travail historique et même, souvent, d'y réfléchir et d'en discuter. On demandait rarement qu'un dessin ou une photographie accompagnât le texte. L'illustration n'intervenait que lorsqu'il s'agissait d'un monument ou d'un édifice sur lequel on voulait attirer spécialement l'attention.

Les désirs du grand public ont évolué dès lors. Dans notre siècle de la vitesse, il veut être renseigné sur tout et rapidement. Les journaux illustrés lui conviennent. Il y trouve la photographie des personnages, des villes, des festivités, etc., dont on parle dans la rue et dans la presse ; il y jette un coup d'œil, lit la légende explicative... et va à ses affaires. Il y a sans doute les journaux et les revues, mais encore doivent-ils renfermer des illustrations et pouvoir être parcourus sans fatigue.

La Revue historique vaudoise n'échappe pas au danger que peut lui faire courir le désir du public. Elle a déjà beaucoup augmenté le nombre de ses illustrations depuis une vingtaine d'années et ses fascicules de la dernière période en donnent la preuve. Il est évident que tout ce qui concerne l'archéologie doit être accompagné de planches si l'on ne veut pas que le lecteur abandonne l'article après en avoir parcouru une petite partie. Beaucoup d'autres travaux gagnent aussi à être accompagnés d'illustrations.

Une publication comme la nôtre n'a pas, malheureusement, un budget lui permettant de satisfaire complètement le public sur ce

point. Elle a dû, en conséquence, renoncer parfois à publier des travaux de valeur ; elle a pu en publier d'autres grâce à l'intervention de personnes sympathiques et généreuses. La Revue historique vaudoise va faire son possible pour développer encore davantage cette partie de son activité. Le « Fonds des illustrations » que possède dans ce but la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie permet malheureusement à peine l'acquisition annuelle d'un bien modeste cliché. Si quelques mécènes pouvaient en augmenter le capital, ils mériteraient la reconnaissance de tous les amis de la connaissance du passé vaudois.

Laissons maintenant la parole à M. Berger.

La Direction.

Reconnaissons-le franchement : en dehors d'un cercle restreint d'intellectuels, notre public romand s'intéresse peu à l'histoire. S'il visite régulièrement chaque année châteaux, églises et fouilles archéologiques, son intérêt reste, semble-t-il, assez superficiel. Ce n'est le plus souvent qu'une curiosité vite satisfaite. Peut-être manque-t-il à notre pays démocratique une élite aristocratique suffisamment nombreuse pour maintenir le culte du passé ? Pourtant, la Suisse allemande, qui se trouve dans le même cas, montre certainement plus de sollicitude envers la cause de l'histoire, et les revues et sociétés historiques y rencontrent mieux que chez nous l'attention du grand public.

On peut se demander aussi si l'on a épuisé tous les moyens pour vulgariser l'histoire. Car, ce qui intéresse les profanes dans le domaine de l'histoire, c'est avant les restes tangibles du passé, les monuments, et non les généalogies. Aux vieux grimoires, ils préfèrent les vieilles pierres, à l'abstrait, le concret. Le peuple n'accorde de l'importance à l'érudition historique que dans la mesure où elle explique un monument, une œuvre d'art. On peut regretter cet intérêt conditionnel mais comme le public est ainsi fait, il faut le prendre tel qu'il est et l'aborder par son côté faible.

Un deuxième point à signaler est l'importance grandissante de l'image. Est-ce l'influence des journaux illustrés? Probablement. Toujours est-il que, de nos jours, le public veut l'image avec la description. Un ouvrage descriptif comme celui de Vulliemin sur le canton de Vaud, qui ravissait la génération du milieu du siècle dernier, n'aurait aucun succès aujourd'hui sans l'aide constante de l'illustration.

Pour atteindre le public contemporain, il faut donc deux conditions essentielles : partir du concret, c'est-à-dire du monument connu et utiliser l'image, sous forme de dessin ou de photo.

La plus complète des descriptions, en effet, ne remplacera jamais un dessin, une vue, un plan. Napoléon aimait à répéter : « Un croquis m'en dit plus qu'un long rapport. » Combien d'historiens, aujourd'hui, sont embarrassés pour identifier telle construction dont parlent longuement certains documents? Que de discussions et même que de polémiques auraient été évitées, que de temps gagné aussi, si les secrétaires des comtes de Savoie, par exemple, avaient eu l'idée d'insérer quelques croquis aux comptes du château de Chillon.

A cause de ce dédain du dessin chez nos ancêtres, il n'est pas d'érudit aujourd'hui qui ne doive peiner sur les textes pour essayer d'identifier la porte, la fenêtre, la salle ou même le château dont parlent les textes, alors qu'un simple petit croquis eût résolu d'un seul coup la question.

Si l'on ne peut rien changer au passé, du moins devrions-nous profiter de ses leçons. Pour se faire comprendre des profanes, nos savants devraient recourir constamment à l'image qui complète admirablement les paroles. La technique moderne met à la disposition des auteurs toute une variété de moyens de reproduction. En use-t-on comme on le devrait? Je ne parle pas de certains manuels d'histoire que l'on a renoncé à illustrer parce que les maîtres peuvent (et même doivent) utiliser maintenant un épiscopo dans leurs cours. Mais on édite encore des monographies, des dictionnaires entiers sans que le plus petit croquis vienne éclairer le texte.

Je sais bien que le clichage coûte cher, qu'il augmente le prix du livre et en gêne, croit-on, l'écoulement. Il reste à savoir si, précisément, un ouvrage atteignant un plus grand public grâce à ses illustrations ne retrouve pas par une plus grande vente l'argent dépensé pour le clichage.

On ignore trop souvent aussi qu'il existe deux sortes de clichés : le cliché au trait et l'autotypie. Le premier, qui ne reproduit que des traits en noir ou en blanc, ne coûte que la moitié du prix d'un cliché de même grandeur en phototypie reproduisant les gris d'une photo ou d'un lavis.

La conclusion : c'est qu'on peut illustrer un livre à bon compte quand on peut fournir au clicheur (c'est-à-dire à l'éditeur) un *dessin au trait* au lieu d'une photo. Beaucoup d'auteurs, capables pourtant d'exécuter de bons croquis, ignorent ce détail et se privent ainsi d'un avantage certain pour la diffusion de leurs ouvrages. D'autres, manquant de confiance dans leur talent, préfèrent recourir au moyen coûteux de la photographie, parce qu'il est plus facile de fournir une bonne photo qu'un bon dessin.

Et pourtant un dessin qui permet de simplifier une image, de la compléter par des légendes de faire remarquer tel détail, est de beaucoup plus explicite qu'une photographie, plus net et plus lisible aussi. Ne devrait-on pas, à l'école déjà, montrer comment on éclaire ou complète un texte avec des croquis ? Notre enseignement du dessin est encore trop donné *pour lui-même*, alors qu'il devrait être constamment relié aux autres disciplines.

Dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie, le dessin devrait être utilisé sur une bien plus vaste échelle, non seulement pour les plans mais encore pour les volumes. Craint-on peut-être les difficultés de la perspective ? Mais n'importe qui peut se tirer d'affaire en recourant à la perspective simplifiée, dite axonométrique, admise aujourd'hui partout, et dans laquelle les fuyantes restent parallèles. Nous en donnons un exemple dans cette vue du château de La Sarraz (tiré des « Monuments historiques vaudois », 1942). Les volumes y sont dessinés en vue plongeante oblique, ce qui permet de bien montrer les diverses parties de la construction.

Ces vues plongeantes obliques abondaient déjà dans les œuvres des dessinateurs bien connus du XVII^e siècle, Buttet et Mérian, et l'on n'a jamais rien fait de plus parlant que leurs vues de villes suisses. Ce procédé est certainement plus suggestif pour les profanes, pour le grand public, que nos plans géométriques trop abstraits. Une vue en plan ou en élévation ne présente, en effet, que deux dimensions d'un volume qui en comporte trois, tandis qu'une vue axonométrique (appelée à tort *cavalière*) présente les volumes d'une manière concrète sans exiger cette synthèse graphique de deux vues séparées.

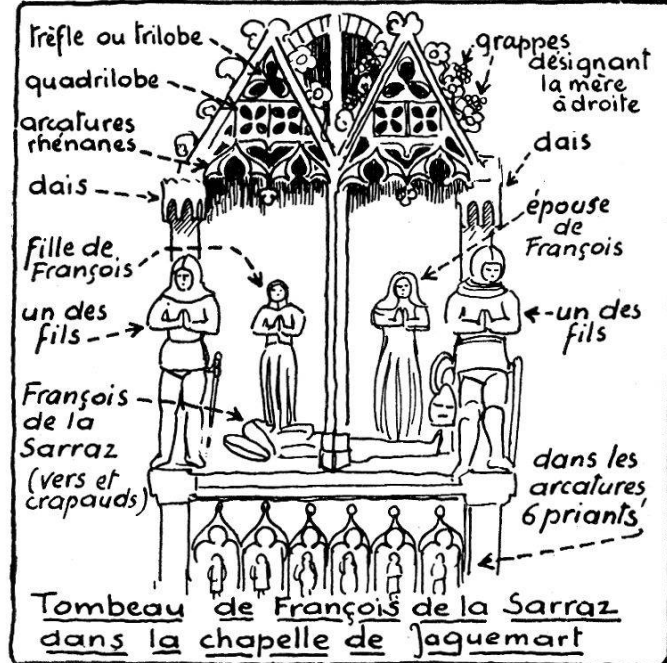
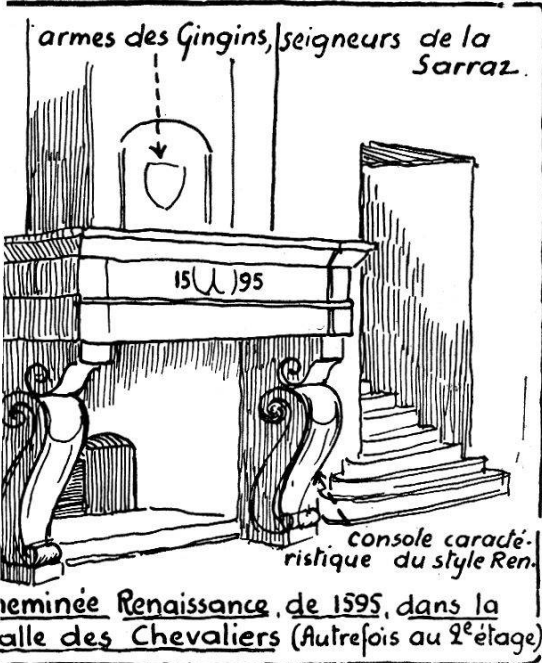
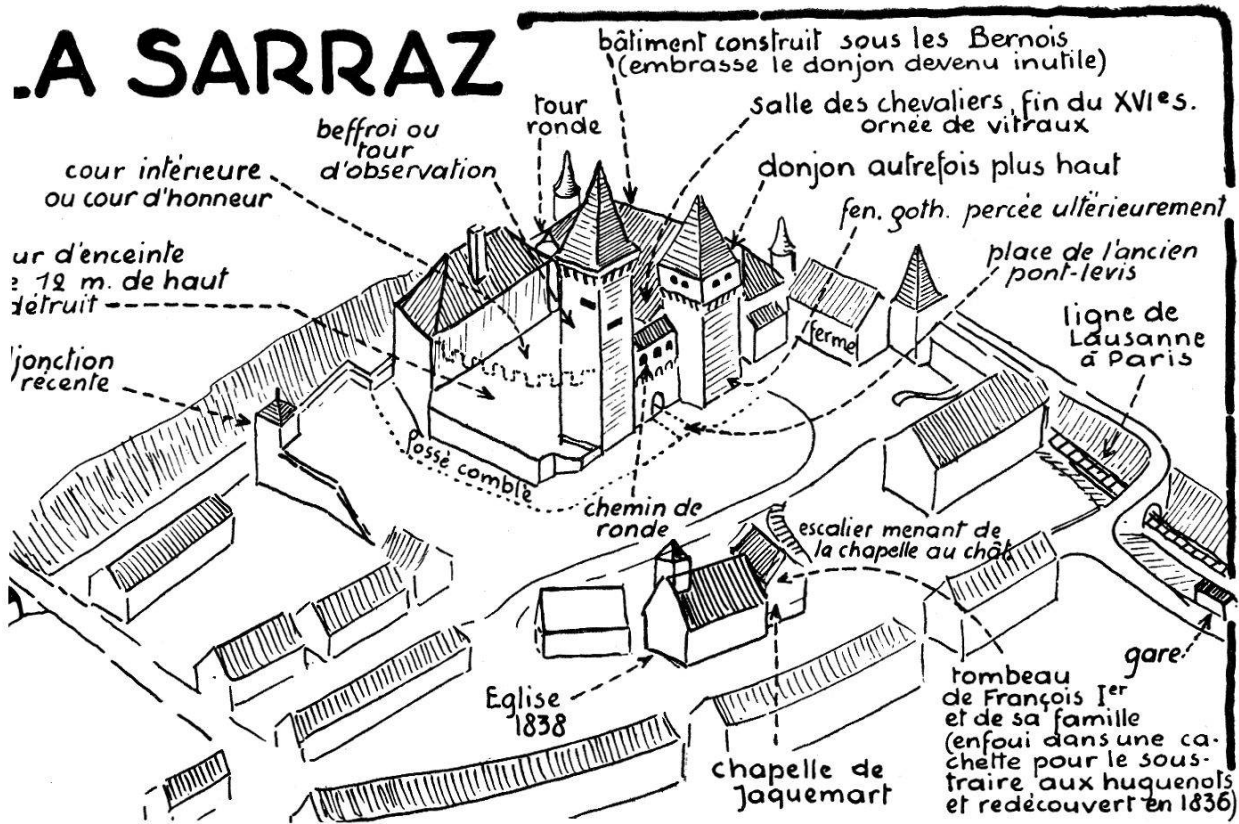
En passant, nous ferons remarquer que, dans les dessins axonométriques du XVII^e siècle, les rangées de maisons semblent plus écartées les unes des autres qu'elles ne devaient l'être en réalité. Il est probable que cette inexactitude a été voulue par les dessinateurs pour empêcher les rangées de maisons de se cacher mutuellement. C'est une convention utile qui rend les vues plus intelligibles et que nous pouvons aussi utiliser sans inconvénient aujourd'hui encore.

On peut améliorer encore le procédé en ajoutant des *légendes* dont le texte sera relié au dessin par des flèches. Le public n'aime pas être obligé de chercher longtemps le rapport entre le texte et l'image. Il apprécie tout ce qui accélère cette recherche, car il déteste perdre son temps. Les éditeurs d'horaires le savent bien qui, renonçant à la table des matières avec renvoi à une page, présentent à leurs lecteurs une sorte de table d'orientation conduisant directement par des flèches à la page désirée.

Il va sans dire que le procédé de l'axonométrique ne doit pas être employé exclusivement. Pour les détails, pour les vues d'intérieurs par exemple, on peut recourir aux plans, aux élévations ou même à la perspective centrale habituelle. C'est ainsi que dans notre cliché, la cheminée, à La Sarraz, est dessinée «en centrale». Il n'existe donc pas de règle absolue dans l'illustration documentaire. L'essentiel est de se mettre constamment à la portée du public en utilisant l'image à toute occasion, et l'image qu'il comprend d'emblée.

Richard BERGER.

A SARRAZ



Exemple de dessin au trait en vue plongeante oblique

(Tiré de «Monuments historiques vaudois» par Richard Berger)